



## AVANT-PROPOS

### LE SIGNE DES DEUX... OU DES TROIS

**JEAN-PIERRE NAUGRETTE, MARC POREE, CELINE PREST**

Les 25 et 26 janvier derniers, se tenait à Paris un Colloque sur *The Tale of Two Cities*. La plupart des communications qui y furent prononcées connaissent aujourd'hui une seconde vie, grâce à l'hospitalité du rédacteur en chef de la revue *Cercles*. L'essentiel de l'esprit qui présida à ces deux journées de débats s'y trouve repris, dans les deux langues de travail, le français et l'anglais. Deux établissements universitaires étaient associés pour la circonstance : l'École Normale Supérieure, au 45 rue d'Ulm, et l'Université de la Sorbonne Nouvelle, au 5 rue de l'École-de-Médecine (rue figurant en bonne place dans le roman de Dickens). Mark Charles Dickens, qui présidait à l'époque la Dickens Fellowship, en fut l'invité de marque. Étaient ainsi à l'honneur deux Dickens, le premier en chair et en os, chaleureux et bien vivant, le second, en lettres noires sur papier blanc, revenu d'entre les morts à la faveur de son roman résurrectionniste. Au demeurant, les livres n'étaient souvent pour Charles qu'un prétexte à oraler, à « performer » en public—art qui n'est pas donné à tout le monde et que Mark, son arrière-arrière-petit-fils, réactive avec bonheur. Ces communications, enfin, avaient un pied (figuré) dans deux pays à la fois : l'Angleterre et la France. Originaire du premier, et à ce titre convaincu, comme l'écrivait l'historien François Crouzet, *De la supériorité de l'Angleterre sur la France : L'économique et l'imaginaire XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle* (Perrin, 1985), Dickens entendait sans doute refléter au miroir de sa fiction la francophobie de ses compatriotes—à ceci près que les apparences sont parfois trompeuses et méritent qu'on y regarde à deux fois. Quant au second, selon un privilège que nul ne songerait à contester ou abolir, il demeure le pays de la révolution. Paraphrasant cette fois l'argument de Laurent Jenny, l'auteur de *Je suis la révolution : Histoire d'une métaphore (1830-1975)* (Belin, 2008), on avancera que le même Dickens aura exploité à son profit cette situation—à savoir que, non content de refaire *L'Histoire de la Révolution française* de Thomas Carlyle, le romancier aura surtout voulu « être » la Révolution, celle par qui le temps se déchire et un monde nouveau advient, celle qui se veut aussi le nom de la liberté romanesque en marche.

Bicéphale, *A Tale of Two Cities* est doublement capital, ce que s'emploient à démontrer nombre des contributeurs du recueil, Laurent Folliot en particulier. Ce roman placé sous le signe du double, où un mot, mais aussi un « document », peut en cacher un autre (Laurent Bury, Céline Prest), est aussi un roman sous lequel se dissimule une pièce de théâtre, profondément enfouie sous la glace du Pôle (Catherine Lanone) et, à ce titre, travaillée par un désir, qui est aussi un fantasme, d'exhumation et/ou de réhabilitation. Le mort n'est jamais loin d'y saisir la chair du vif, à moins que ce ne soit le contraire (Delphine Cadwallader-Bouron). Dans ce véritable palimpseste, affleurent les empreintes de la chose détruite ou disparue dont le roman porte à jamais le deuil (Caroline Bertonèche). Roman de la ruse (Marc Porée), il met en scène une profonde duplicité, d'origine policière autant que narratologique (Nathalie Jaëck). Laquelle se prête opportunément à ce que s'y théorise une « textualité de la lecture » (Jean-Pierre Naugrette). Écartelé entre la tragédie de l'Histoire et l'histoire de la comédie et du divertissement (Georges Letissier), *A Tale of Two Cities* suit un cours qui est à la fois contraint, du fait d'un scénario écrit pour d'autres acteurs et par d'autres sujets historiques, et libre, souverainement libre, y compris dans ses bégaiements et ses répétitions.

Mais la machinerie romanesque de Dickens est telle qu'elle ne saurait se réduire à la mécanique sans sophistication d'un moteur à deux temps. Le binarisme n'y est ni une solution de facilité, ni une finalité en soi, encore moins une fatalité. De l'emprise du double, du reflet dans le miroir, Dickens a toujours veillé à se garder. Sans relâche, et *A Tale of Two Cities* ne fait pas exception à la règle, l'écrivain aura cherché un prétexte à échapper à l'épreuve du face-à-face, dont la légende enseigne qu'elle est de nature potentiellement médusante, c'est-à-dire pétrifiante. D'où le retour d'une figure, celle qui trouve à s'incarner dans le personnage de Sidney Carton, qui n'est pas loin de tenir lieu de troisième homme providentiel. Tiers inclus ou exclu, c'est selon, Carton est la caution dialectique du roman, celle que les articles rassemblés ici s'appliquent à mettre en œuvre, s'ingéniant pour ce faire à puiser dans les ressources de l'asymétrie, voire de l'a(bi)céphalie...

Puissent les lecteurs de ce numéro de *Cercles*, qu'ils soient ou non agrégatifs, y trouver de quoi relancer dans de nouvelles directions leur compréhension du roman de Dickens. Un auteur passé maître dans l'art de livrer des romans piégés, regorgeant d'espions de toute sorte—des romans à *couverture(s)*, dira-t-on, en songeant que le propre des livres et/ou revues électroniques est de n'en point avoir...